plusieurs entrevues avec ****, l'un d'eux qui avait promis de me rendre à Caen. Il y avait déjà conduit ***, l'un de mes collègues.

Le jour était pris. Je devais sortir à neuf heures du soir de ma chambre et me rendre en voiture à la Chaussée-d'Antin, où demeurait ***. Je m'habillais et j'attendais avec grande impatience madame Goussard. Neuf heures et demie, dix heures arrivèrent; elle ne vint point. Jamais moments ne m'ont paru plus longs. Je ne tenais pas en place, et mon sang bouillonnait; enfin on ouvre ma porte et je me crois libre. «Je n'ai point de voiture, me dit madame Goussard, et vous ne pouvez pas partir. *** m'a observé qu'il serait très-imprudent qu'il vous conduisît aujourd'hui à Saint-Cloud, maison de son associé, et le premier endroit où il doit vous déposer, attendu que des Montagnards, que Drouet entre autres y avait passé la journée et devait y coucher.»

Ce coup fut pour moi celui de la foudre! Rester vingt-quatre heures de plus dans des alarmes continuelles! Ces vingt-quatre heures furent un siècle. Je restai le plus longtemps au lit que je pus pour ne pas voir le jour, et quand je vis baisser ce jour qui me semblait si long à s'écouler, je ne puis dire le calme qui entra dans mon âme. Je ne suis pas découvert, me disais-je, je vais bientôt partir. Madame Goussard entra. Un fiacre était à la porte qui m'attendait. Nous descendîmes l'escalier. L'allée, contre l'ordinaire, se trouvait obstruée, je ne sais par quel hasard, de cinq à dix personnes. Je passai dans ce groupe, fis quelques pas dans la rue et montai en voiture avec madame Goussard.

Nous fûmes rue de Mirabeau, Chaussée-d'Antin. *** m'attendait; il préparait ses pistolets. Il fit approcher la voiture et nous partîmes pour Saint-Cloud. Madame

Goussard nous quitta au détour du boulevard de la rue Saint-Honoré.

Je craignais beaucoup de rencontrer des patrouilles ou d'être arrêté, en sortant, à quelque corps de garde. J'avais un passe-port peu en règle, et je me rappelai dans la voiture qu'il n'était pas daté du jour de la délivrance.

Nous sortîmes, sans que qui que ce soit nous dît un mot. Cependant il était dix heures sonnées, et nous étions instruits qu'à cette heure on arrêtait les voitures et qu'on demandait l'exhibition des cartes civiques.

Quelle joie j'éprouvai quand j'eus franchi la barrière de la Conférence! Me voilà sauvé! me disais-je en moi-même, et je croyais avoir fait le plus difficile de tout le voyage.

*** avait une sécurité propre à soutenir la mienne. Le passage de Saint-Cloud n'était pas cependant le moins périlleux, et j'étais pour Saint-Cloud sans aucun passe-port, attendu que celui que j'avais était de cet endroit sous le nom du citoyen Hodille... de la compagnie des Invalides résidant à Saint-Cloud, et que je ne pouvais pas montrer ce passe-port là où Hodille était si parfaitement connu.

A une certaine distance du pont, nous fîmes arrêter la voiture; nous mîmes pied à terre et nous dîmes au cocher de ne venir que longtemps après nous. Nous traversâmes le pont nous tenant par le bras, chantonnant, allant doucement, comme des habitants de l'endroit qui rentrent chez eux.

A l'extrémité du pont qui touche au bourg, une sentinelle nous cria : *Qui vive!* Nous répondîmes : Citoyens! La sentinelle nous laissa passer sans venir à notre rencontre. Encore un danger d'évité!

tête aux mouvements de la voiture, comme un homme qui sommeille. Ma perruque me cachait une partie du visage, et j'avais un chapeau rond bien rabattu.

J'arrivai à Saint-Germain. Là le domestique me quitta, et on mit des chevaux de poste à la voiture. Que la lenteur des postillons à atteler me troublait! Pendant ce temps, des pauvres s'assemblaient, des curieux regardaient; un corps de garde était auprès, une trentaine de militaires étaient en groupe autour; on battait la caisse. J'ignore comment il ne vint à aucun l'idée de me demander mes passe-ports. J'étais persuadé que j'allais être reconnu.

Et qu'on se fasse une juste idée de ma position; mon intention n'était pas de me laisser arrêter. Je persévérais dans la résolution de me brûler la cervelle, plutôt que de me laisser conduire devant mes bourreaux.

Enfin le postillon monte, il part. Pour comble de terreur, je reconnais très-bien la figure de cet homme, sans pouvoir dire son nom, et je suis certain que si je le reconnaissais, à plus forte raison il devait me reconnaître. Mon déguisement pouvait seul lui donner le change.

Je traverse Saint-Germain et je me trouve dans une route superbe. Il faisait beau, l'air était pur, la nature riante. Je sentis un ravissement que rien ne peut exprimer. Depuis si longtemps je n'avais vu un arbre, de l'herbe; depuis si longtemps je respirais à peine, que mon corps et mon âme semblaient renaître à la vie. Que la nature me parut belle! Si j'eusse pu descendre de la voiture, je me serais prosterné devant la voûte des cieux. Je fus plus d'une heure hors de ce monde, ayant perdu de vue tout ce qui tenait à ma position, dans cet état contemplatif qui vous isole en quelque sorte de la terre et vous plonge dans des rêveries délicieuses.

Je ne sortis de mon ivresse qu'à l'aspect des maisons, et en entrant dans l'endroit où je changeai de chevaux. Je m'accoutumai insensiblement à me montrer, à parler aux postillons, et je suis sûr que ma contenance ne pouvait plus inspirer de défiance.

Je ne voulus cependant pas m'arrêter pour prendre un repas, quoique j'en eusse besoin. Je croyais toujours n'être pas assez éloigné de Paris, et ma confiance se fortifiait en avançant.

J'éprouvais un petit retard auquel on ne prendrait pas garde dans toute autre circonstance, mais qui me fut fort désagréable. Je rencontrai un cabriolet attelé comme le mien de deux chevaux; il revenait, j'allais. Les deux postillons s'arrêtèrent pour changer de chevaux. Ce petit désagrément dura six à sept minutes; les deux voitures se faisaient face, le particulier qui ainsi que moi était arrêté me fixa beaucoup, je ne pus m'empêcher de le regarder quoique cherchant à détourner les yeux. Je me figurais le connaître, et dès lors qu'il me connaissait, mais je me disais à moi même: C'est mon imagination qui me fait illusion. La vérité est qu'en nous quittant, j'avais la jouissance d'un homme qui vient d'échapper à un danger.

En approchant de Mantes, je ne sais quel sentiment délicieux j'éprouvai. C'était le lieu où mon grand-père maternel était né, où il avait été présenté par le cardinal de Fleury pour l'impression qu'il faisait de la *Gazette ecclésiastique*. Si j'avais osé, j'aurais demandé où était la maison qu'il habitait, j'aurais parcouru religieusement cette demeure; mais j'étais forcé d'échapper à tous les regards, et je traversai ce séjour de mes pères avec le regret de n'avoir pu le visiter, de n'avoir pu reposer sous le même toit qui leur avait servi d'asile.

J'ai su depuis que j'avais été reconnu en passant à Mantes; on l'annonça à Gorsas par une lettre qu'il reçut de cette ville.

Je n'éprouvai ensuite quelque malaise qu'à un endroit près de Boussey[1] où les coches d'eau s'arrêtent. Il sortit de ces coches un monde prodigieux qui se trouva sur le passage de ma voiture et l'empêcha d'aller aussi vite. Je vis même le moment où le postillon allait prendre querelle avec un homme qui lui disait avec humeur : « Plus doucement, prends garde à toi. » Ce qui, dans le même moment, augmenta encore mon agitation, c'est que trois gendarmes nationaux montaient en même temps que moi la colline et jetaient assez souvent un coup d'œil sur ma voiture.

Il était de six à sept heures du soir; je n'avais pas de montre, et je demandai l'heure au postillon. Soit qu'il se trompât, soit qu'il voulût me tromper, il me dit qu'il était huit heures. Je me mis alors à réfléchir pour savoir si je passerais au delà de Boussey ou si je m'arrêterais dans cet endroit.

J'avais le plus vif désir de me rendre dans le jour même à Évreux, quoique je fusse parti très-tard, mais d'un autre côté je voyais un très-grand inconvénient à le tenter. Pacy-sur-Eure[2] est à quatre lieues de Boussey, et on m'avait dit que Pacy était très-mauvais. Je me disais : il est huit heures, il sera au moins dix heures, dix heures et demie quand je serai rendu dans cet endroit; cette heure peut servir à me rendre suspect, on examinera de plus près mes papiers; il est possible que la curiosité attire beaucoup de monde et qu'on me reconnaisse; il vaut mieux arriver à Pacy en plein jour; il est plus sûr de coucher à Boussey et de traverser Pacy à six ou sept heures du matin.

[1] Boussey, à 11 kilomètres de Pacy, à 24 d'Évreux. Le manuscrit dit Boussières, évidemment par erreur.

[2] Pacy-sur-Eure, à 23 kil. d'Évreux.

Je me fixai à ce dernier parti. Je descendis de voiture, montai dans une chambre sans m'arrêter en bas, je ne sortis point de cette chambre, où je mangeai un morceau de grand appétit.

Le jour ne tombant point, je demandai à la domestique qui me servait l'heure qu'il était. J'appris que le postillon s'était trompé de plus d'une heure, mais il n'était plus temps de se remettre en route, et je me couchai.

Je partis le lendemain à cinq heures et j'arrivai à Pacy. On ne m'avait pas trompé lorsqu'on m'avait parlé de la surveillance très-rigoureuse qui s'exerçait dans cette petite ville. On arrêta la voiture devant un corps de garde, on me demanda mon passe-port, c'est le seul endroit dans cette route où on l'exigeât; je le montrai avec beaucoup d'assurance, je demandai même à l'officier, s'il voulait voir les autres pièces qui constataient ma mission; il me dit que cela était inutile; le postillon se mit en marche pour Évreux.

Ma tranquillité alors fut pleine et entière, les orages étaient dissipés, j'apercevais le pont. A Évreux, on me demanda aussi mon passe-port, mais avec des intentions bien différentes. Autant ma position était difficile à Pacy, si j'eusse été reconnu, autant elle était agréable à Évreux si on eût su mon nom, mais je ne voulus pas le dire. J'exhibai le même passe-port, et il parut également en règle.

Je demandai la maison du citoyen ***, qui me reçut avec cette effusion d'âme que l'homme sensible sait seul sentir et apprécier. Ce citoyen éclairé, ce généreux pa-

triote éprouva un plaisir d'autant plus vif à me voir qu'il craignait que je n'eusse été arrêté. « Guadet et Louvet, me dit-il, sont partis hier pour Caen, je les ai serrés dans mes bras. » A cette nouvelle les larmes me vinrent aux yeux, moi qui tremblais pour moi, moi qui ne savais où ils avaient porté leurs pas. Dieux de mon pays, m'écriai-je, grâces vous soient rendues! et de nous embrasser et de nous réjouir. Un seul de ces moments console de tous les malheurs.

Nous causâmes de nos amis, car les miens étaient les siens. « Ils sont tous à Caen, me dit-il. — Eh bien, lui dis-je, j'irai les rejoindre demain. — J'irai avec vous, me répondit-il, depuis longtemps je diffère ce voyage. » Nous ne nous quittâmes plus de la journée, et je couchai chez lui.

Ce jour-là même arrivaient à Évreux les citoyens fédérés de Caen. Presque toute la ville fut au-devant d'eux; on les accueillit fraternellement, et leur présence réchauffa l'esprit public, qui commençait à s'attiédir.

Plusieurs administrateurs s'étaient effrayés, rétractés, et avaient demandé humblement pardon à la Convention. Il est remarquable que la ville d'Évreux seule était dans de bonnes dispositions, les autres villes du département étaient mauvaises, et les campagnes ne prenaient aucune part au mouvement.

Je croyais trouver au moins cinq à six mille hommes sur pied, il n'y en avait pas huit cents, et on craignait même d'en voir arriver un trop grand nombre, à cause de la disette des subsistances.

Je me rendis à Caen le lendemain avec le citoyen ***. Je ne crois pas qu'il soit possible de voir un pays plus riche, mieux cultivé que celui que nous traversâmes. Je

restai en extase devant la superbe vallée d'Auge[1], elle était couverte de milliers d'animaux, et on nous dit qu'elle était déserte en comparaison des années précédentes.

La poste nous servit assez mal jusqu'à Lisieux, et je n'en fus pas étonné; les moindres postes sont doubles, triples, et j'en remarquai une où les mêmes chevaux firent sept lieues.

Nous arrivâmes à Caen la nuit. J'eus le plaisir d'embrasser nos amis; il fallut raconter deux ou trois fois les circonstances de ma fuite et de mon voyage; à mon tour, je m'informai de l'état des affaires. Mais nous avions trop de choses à nous dire, nous ajournâmes la conférence.

Quelques jours avant mon arrivée, l'administration avait destiné le ci-devant hôtel de l'intendance pour loger les députés. Cette habitation était commode, et elle offrait le grand avantage de nous réunir tous.

Jusqu'à ce moment l'isolement des députés, les distractions, le défaut d'un règlement intérieur qui fixât des jours et des heures de conférence, avaient empêché qu'on s'occupât assez sérieusement de la situation actuelle. On avait négligé aussi la publication des bons écrits. Girey-Dupré, qui s'était réuni aux députés et partageait leur sort, insérait de temps en temps des articles excellents dans les feuilles du département, et il faisait des bulletins dont plusieurs méritaient d'être conservés.

Ce qui s'opposait puissamment à la distribution d'ouvrages utiles, c'était le manque de fonds; car je dois dire à l'honneur des députés que les plus riches d'entre eux étaient pauvres.

[1] La vallée d'Auge s'étend des deux côtés de la Touque, au-dessous de Lisieux.

Nous arrivâmes donc chez M. ***, associé de ***. J'y étais attendu, et on me fit bon accueil. Nous convînmes, *** et moi, de partir le lendemain sur les cinq heures du matin. Je chargeai le domestique de me réveiller.

*** qui avait une affaire d'intérêt de la plus grande importance à terminer, qui devait de jour en jour toucher des fonds considérables, se rendit à Paris pendant la nuit. Le lendemain, cinq, six, sept heures frappent; *** n'arrivant point, je commence à avoir de l'impatience.

M. *** me prépare des dépêches pour me servir de nouveaux titres de créance sur la route. M. ***, étant de Saint-Cloud, avait un passe-port de Saint-Cloud sous le nom du citoyen X..., il me le donna. De sorte que j'avais une multitude de pièces qui favorisaient mon passage. Il fallait absolument me connaître de figure pour songer à m'arrêter. Il est vrai que c'était le signalement qui m'embarrassait le plus, parce que j'étais extrêmement connu. Un grand nombre de personnes m'avaient vu, lorsque j'étais maire, et mon portrait se trouvait partout, même sur les tabatières.

On me force de déjeuner; j'avais peu d'appétit; j'étais entièrement absorbé par l'idée de mon départ. Dix heures sonnent, et je n'étais pas encore parti! Je dis à M. *** : — J'aime mieux m'en aller seul et à pied que de rester plus longtemps. *** ne reviendra pas. Il me dit qu'il allait faire mettre un cheval à son cabriolet, et qu'un de ses gens m'accompagnerait. Cet homme était un Alsacien appelé X... paraissant très-dévoué à m'obliger; mais je vis qu'il avait peur de se compromettre. Il proposa quatre à cinq défaites dont je ne fus pas dupe, et je le priai moi-même de ne pas venir.

X... finit par me faire accompagner par son domestique

jusqu'à la première poste, ce que j'acceptai avec grand plaisir.

Lorsque je pressais ainsi l'heure de mon départ, le domestique entra et dit tout haut : « Monsieur, on annonce qu'il va être fait tout à l'heure des visites domiciliaires à Saint-Cloud, et qu'on va venir ici. »

Je ne parus pas faire la plus légère attention à ce propos, mais on peut croire combien il augmenta mon impatience. Ce qui la poussait au dernier degré, c'est la lenteur inexprimable avec laquelle tout se faisait; je n'ai jamais autant pesté contre le flegme allemand. J'apercevais la meilleure envie de m'obliger, mais en même temps les gens étaient comme immobiles dans les graves mouvements qu'ils se donnaient.

Onze heures frappent, et la voiture n'était pas encore dans le chemin. J'étais aux abois, je ne tenais plus en place. Enfin à onze heures et demie elle parut. J'embrassai mes hôtes, et je sautai dans la voiture.

Le domestique me conduisit le long de l'eau, et nous détournâmes devant le pont de Saint-Cloud. Mon intention était de prendre des chevaux à la première poste, mais lorsque nous fûmes à quelque distance de cette poste, j'aperçus beaucoup de monde réuni et je dis au domestique de pousser jusqu'à Saint-Germain.

Je me sus bon gré de cet acte de prudence. Il me semblait que la route était couverte de monde, tant je désirais ne pas en rencontrer. Ce qui me donna beaucoup d'inquiétude, ce fut une voiture qui depuis la première poste me suivit constamment. Ceux qui étaient dedans allongeaient la tête pour me regarder. Tantôt cette voiture dépassait la mienne, tantôt elle était derrière. Je crus que j'étais suivi.

J'affectais d'avoir les yeux fermés, de laisser aller ma